

—Mais, Progrès, dites-moi donc qu'avez-vous la prétention de leur faire apprendre dans ces écoles ? Est-ce là que des laboureurs de métier apprendront à labourer, que des cultivateurs apprendront à cultiver, à travailler le bois mieux que notre charron que tout le monde trouve fort habile.

—Ils iront apprendre, voisin, à faire rendre à la terre, plus que nous pouvons en obtenir, à défricher ces terrains incultes qui ne nous rapportent rien, et qui, pourtant, pourraient nous donner de bons rendements, à faire des instruments qui nous donneront les moyens de cultiver toutes sortes de plantes.

—Mais cela vous forcera à vendre vos terres ?

—Oui, père Routineau, chacun son idée, voyez-vous. Mes terres se vendront dans quinze jours, à l'encan. Si vous le désirez vous pourrez en prendre votre fait ; et si vous n'avez pas d'argent pour me payer comptant, je vous ferai crédit.

Routineau se dit en soi : Cet homme à des dettes qu'on ne connaît pas ; car autrement, il faudrait le loger dans une maison d'aliénés.

Progrès eut encore quelques luttes, car tous les gros bonnets de la commune vinrent, après Routineau, lui demander si ce qu'on disait était vrai ; mais il tint bon, et rentra chez lui calme et affermi dans ses résolutions.

CHAP. IX

ROUTINEAU FAIT DES OFFRES A PROGRÈS QUI NE SONT PAS ACCEPTÉES.

Enfin, le moment où les fils de Progrès, devaient partir approchait.....et Routineau qui aimait Progrès parce qu'il était bon et homme de service, vint encore le trouver, pour chercher à le détourner de ce qu'il appelait sa folie :

—Ami, lui dit-il, est-ce donc décidé que vous allez vous séparer de vos deux enfants pour en faire ce que vous appelez des savants ? Mais avez-vous bien réfléchi à ce que vous faites ? Dites donc sérieusement comment voulez-vous que votre fils Marcel puisse apprendre à labourer mieux qu'il le fait, de ces Messieurs qui ne l'ont jamais fait ? Comment voulez-vous que ces beaux habits en sachent plus que nous, qui avons appris de père en fils à cultiver la terre ? Vraiment, vous n'y pensez pas, et je suis fâché de vous voir si mal employer votre argent. Tenez, croyez-moi, gardez vos terres, agrandissez-les même, mettez-y un bon fermier qui vous donnera la moitié de tout, et ainsi vous vous enrichirez et vous amasserez pour votre vieillesse ; si vous écoutez les désirs que vous avez dans le chignon, vous allez tout perdre.

—Merci, merci, mon voisin, je sais que c'est votre ancienne amitié qui

vous fait parler ainsi ; mais voyez-vous, je n'ai pas agi avec précipitation, et ce qui est réglé est réglé, je garde la petite maison et les jardins, pour avoir un abri pour nos vieux jours, et c'est assez.

Vous n'observez donc pas, père Routineau, que les récoltes diminuent au lieu d'augmenter, et que si on ne prend pas les moyens d'arrêter ses diminutions des revenus de nos terres, nous souffrirons bientôt de la faim, tous ensemble ? Dites vrai, à votre tour, récoltez vous autant qu'autrefois ?

—Oui, c'est vrai, Jean ; mais ce sont de mauvais vents qui passent sur les récoltes depuis quelque temps. Cela peut cesser, car enfin nous labourons aussi bien qu'autrefois et nous semons la même espèce de blé.

—Non, non, mon voisin, ce n'est pas cela ; la terre se lasse de produire toujours la même chose, et si on ne change pas la manière de la cultiver, elle se lassera tant, que nous n'aurons plus rien. Puis, les dépenses augmentent ; ne faut-il pas qu'on soit mieux habillé, mieux nourri et mieux logé qu'autrefois ? Voyez, voilà votre fils Jules qui est au séminaire et Adolphe qui va partir pour Paris, et je suis sûr que vous êtes un peu gêné quand il faut payer ces dépenses.

—Oui, c'est vrai, mais ça n'aura qu'un temps ; et nos blés reviendront meilleurs.

—Point du tout, père, plus nous irons, moins ils donneront. Je vous le dis, la terre se lasse, il faut changer nos méthodes, il faut faire plus de fumier, enfin, mon cher Pierre, il faut sortir de l'ornière où nous sommes.

—Vous voulez, donc décidément vendre vos terres.

—Oui.

—Eh bien ! comment voulez-vous me les vendre ?

—Ah ! dame, voisin, je n'y ai pas encore songé ; il faut que j'en parle à Marguerite.

—Eh bien ! parlez lui en, et nous prendrons des arrangements avant la vente à l'encan. Là dessus les deux voisins se séparèrent.

Comme on parlait beaucoup, dans la commune de cette affaire, Marguerite commençait à en être ennuyée et elle dit à son mari :

—Voyons, mon homme, puisque Routineau veut acheter nos terres, il faut les lui vendre. Une fois la chose faite, on ne viendra plus me faire résonner aux oreilles mille sottises qui me tourmentent et me chagrinent. Puis, tu sais que le temps de faire partir nos enfants est arrivé. Puisque c'est décidé, dit elle les larmes aux yeux, pourquoi remettre.

—Femme, finissons-en ; combien faut-il vendre nos terres ?

—J'ai rencontré le notaire j'ai conseillé M. Martineau, et ils disent que nous pourrions obtenir qua-

tre vingt piastres de l'arpent.

— Oh ! cela me semble bien cher !

— Mais si on veut nous les payer ce prix.

Progrès alla aussitôt chez son voisin. C'était un dimanche soir, Routineau en le voyant arriver, se douta de l'affaire et dit à sa femme de leur donner une bouteille de vin et des verres, puis ils s'assirent chacun d'un côté de la petite table. Le débat fut très-long, car Pierre Routineau trouvait que Progrès voulait vendre trop cher. Celui-ci tint bon, et après bien des paroles inutiles, ils se séparèrent sans avoir rien conclu. De retour au logis, Progrès raconta tout à sa femme et à ses fils et on décida qu'on attendrait l'encan qui devait avoir lieu le dimanche suivant.

Pendant ce temps, Marguerite s'occupait activement à préparer les valises de ses enfants.

UN MOT SUR DELLE. MARTINEAU.

Cette bonne et charmante fille, qui ne savait qu'obliger, venait tous les jours à la ferme, pour aider à Marguerite à tailler, coudre, repasser. Tout le monde admirait la grâce et les belles façons de cette jeune demoiselle et on pensait, dans la commune, qu'elle épouserait le fils du greffier, qui était le parti le mieux peigné de l'endroit, et qui était fort à l'aise. Mais Delle Martineau n'avait jamais jetté les yeux de ce côté là, et lorsque ce beau jeune homme venait par hasard chez son père, elle se sauvait chez Marguerite.

Marcel n'était pas du tout fâché de voir le peu de cas que cette demoiselle faisait de ce jeune amoureux. Il avait pour elle une espèce d'admiration et ne pouvait se faire sur son activité, son intelligence, son bon cœur et sa gaité.

Mais il ne portait pas ses désirs aussi loin qu'il l'aurait voulu car, se disait-il, comment le fils d'un fermier, laboureur lui-même, pourrait-il prétendre à la main d'une personne aussi bien élevée, aussi distinguée dans toutes ses manières et ayant une assez belle fortune. Cet honnête jeune homme se contentait donc d'accorder son admiration à Delle Eléonore, à lui rendre tout les petits services qui étaient en son pouvoir, et d'aller de temps à autre passer ses soirées chez M. Martineau qui tout en lui parlant de ses voyages, lui donnait aussi quelques leçons de calcul.

M. Martineau avait été pendant deux à trois ans, chargé des comptes de son régiment. Il donna encore au jeune homme quelques idées de Géographie et même de l'histoire de France, et depuis qu'il était décidé que Marcel irait à une école d'agriculture, il lui faisait repasser tout ce qu'il avait appris.

La pensée de quitter son père, sa mère et Delle Martineau rendait Marcel soucieux, malgré l'extrême